Document généré le 28 avr. 2024 15:43

Revue d'histoire de l'Amérique française

Alessandro Gavazzi à New York
Un agitateur parmi d'autres agitateurs

F. Robert Sylvain, É.C.

Volume 11, numéro 1, juin 1957

URI : https://id.erudit.org/iderudit/301805ar
DOI : https://doi.org/10.7202/301805ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Sylvain, F. R. (1957). Alessandro Gavazzi à New York : un agitateur parmi d'autres agitateurs. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *11*(1), 56–92. https://doi.org/10.7202/301805ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1957

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ALESSANDRO GAVAZZI À NEW YORK :

UN AGITATEUR PARMI D'AUTRES AGITATEURS *

La traversée se fit, pour la plus grande partie, sur une mer démontée et par un temps affreux.[1] Le *Baltic* accostait enfin, après deux semaines de navigation, à l'un des quais du port de New York, vers onze heures de la nuit, le dimanche 6 mars 1853. Des passagers qui débarquèrent, Alessandro Gavazzi était sans doute le plus notoire pour avoir défrayé, à maintes reprises, la presse américaine; mais deux autres voyageurs, deux Français, C. Lasalle et E. Masseras, retenaient, eux aussi, l'attention de leurs confrères en journalisme: [2] l'un, rédacteur au *Phare de New York,* et le premier, propriétaire du *Courrier des États-Unis,* arrivaient en droiture de Paris pour mettre le grand journal français de New York, après fusion avec le *Phare,* à la remorque de Napoléon III et du Second Empire. Ainsi la révolution italienne, annihilée par l'armée de Louis-Napoléon et que personnifiait Gavazzi, et la réaction napoléonnienne, incarnée en Lasalle et en Masseras, franchirent de conserve la passerelle du *Baltic*: le hasard a de ces ironies ! Puis les trois hommes se séparèrent en s'engageant dans les rues de la ville qui les verrait sous peu défendre âprement leur attitude respective et reprendre, sur les bords de l'Hudson, avec d'autres agitateurs, les luttes de l'Europe.

* * *

La métropole américaine était, au milieu du siècle dernier, une ville pittoresque et sale, dont les rues, boueuses après chaque

---

* Ces pages constituent le chapitre XV d'un ouvrage en préparation, *Clerc, Garibaldien, Prédicant des Deux Mondes: Alessandro Gavazzi (1809-1889)*. — Pour ce qui précède le séjour de Gavazzi en Amérique, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre livre, *La Vie et l'œuvre de Henry de Courcy,* (Québec, 1955), 144-148.

[1] Ludovico Conti, *In occasione del centenario della nascita di Alessandro Gavazzi. Cenno biografico,* (Rome, 1909), 76.

[2] *New York Herald,* March 7, 1853.

pluie, s'encombraient facilement de bestiaux; des mendiants, nombreux, y étalaient leurs guenilles et de non moins nombreuses prostituées faisaient le pied de grue sur les trottoirs; une clientèle empressée envahissait les bars qu'offrait presque chaque tournant, et des Italiens faméliques s'efforçaient, par les grêles mélodies de leurs orgues de Barbarie, de capter l'attention et les sous de passants à l'allure morne et affairée.[3]

L'Italie avait en effet ajouté sa chaude tonalité à la bigarrure raciale du cosmopolitisme new-yorkais et américain. De 1820 à 1850, il était débarqué aux États-Unis, venant de l'Italie, de la Sicile et de la Sardaigne, un total de 4,561 personnes. On ne sait — aucun renseignement précis n'existe à ce sujet — combien d'Italiens reprirent, durant le même laps de temps, le chemin de la patrie ou gagnèrent d'autres frontières, mais ce qui est sûr, c'est que le recensement accusait en 1850, aux États-Unis, une population de 3,645 Italiens, répartie sur tout le territoire moins deux États, le New Hampshire et le Delaware, et représentant 0.17 pour cent de la population d'origine étrangère. La Louisiane, grâce à 915 Italiens, venait au premier rang, suivie de l'État de New York avec 833 personnes. La ville elle-même de New-York, tentaculaire, en avait naturellement drainé la majorité, soit environ 700 individus.[4]

Ils habitaient surtout le quartier des « Five Points », circonscrit par les actuelles rues Worth, Park et Baxter, à quelques pas de Broadway.[5]

Si les plus dénués d'entre eux étaient réduits à attendre de la commisération du passant quelques sous qui leur permissent de subsister, les autres exerçaient les métiers les plus variés: ils étaient tailleurs, fourreurs, épiciers, bouchers, cordonniers, coiffeurs, hôteliers, matelots, musiciens, acteurs, peintres, sculpteurs, libraires, médecins, avocats. Dans une telle variété trouvaient

---

[3] Carl Wittke, *Refugees of Revolution. The German Forty-Eighters in America*, (Philadelphia, 1952), 72.

[4] Howard R. Marraro, « *Italians in New York during the First Half of the Nineteenth Century* », dans *New York History*, XXVI (July, 1945): 279-280.

[5] Francesco Moncada, « *The « Little Italy » of 1850* », dans *Atlantica*, (January, 1933), 160.

encore place un pharmacien, un professeur, un inspecteur et un agent de police.[6]

* * *

La figure la plus accusée du groupe italien new-yorkais, à l'arrivée d'Alessandro Gavazzi, était sans conteste celle de Felice Foresti, qui habitait non loin du gros de ses compatriotes, puisqu'il résidait, du moins en 1845, au numéro 371 de Broadway.[7]

Foresti était alors âgé de soixante-quatre ans et enseignait la littérature italienne à l'université Columbia et à celle de New York. Mais son activité ne se bornait pas à sa tâche professorale, car, disciple fougueux de Mazzini, il propageait, grâce à une activité infatigable, par la parole et par la plume, les idées et les mots d'ordre de son chef de file.

Il avait passé, à vrai dire, sa vie à conspirer.

Né le 20 février 1789 [8] à Bastia, sur la commune de Conselice, dans les États de l'Église, il avait révélé dès son jeune âge des aptitudes intellectuelles exceptionnelles et, à vingt ans, il obtenait le doctorat en lois de la célèbre université de Bologne.

C'est au printemps de 1817, alors qu'il était juge de paix à Crespino, qu'il s'affilia au carbonarisme et mit à profit son influence pour multiplier les *ventes* à Crespino et dans les villes voisines.

Dénoncé comme conspirateur aux autorités autrichiennes à l'automne de 1818, il fut arrêté et traduit, à Venise, devant une commission spéciale qui, bien que pour sauver sa tête il eût dévoilé les secrets du carbonarisme et trahi plusieurs de ses amis, le condamna à la peine de mort, sentence que l'empereur d'Autriche commua en vingt années de *carcere duro*.[9]

---

[6] Howard R. Marraro, *Relazioni fra l'Italia e gli Stati Uniti*, (Rome, 1954), 134.

[7] Mazzini indiquait cette adresse dans une lettre du 8 février 1845 à l'un de ses correspondants parisiens, Giuseppe Lamberti. (*Scritti editi ed inediti*, édition nationale, Imola, 1906-1937, 75 vol. in-4°, t. XXVII, p. 134.)

[8] Tous ces détails biographiques sont empruntés, à moins d'indications contraires, à Howard R. Marraro, « *Eleuterio Felice Foresti* », dans *Columbia University Quarterly*, XXV (March, 1933), 34-64; cf. également l'article de A. Giussani dans le *Dizionario del Risorgimento Nazionale*, publié sous la direction de Michele Rosi, (Milan, 1933), III: 109, s. v. *Foresti Felice*.

[9] Alessandro Luzio, *Il Processo Pellico-Maroncelli secondo gli atti officiali segreti* (Milan, 1903), 15-36.

Incarcéré au Spielberg avec des patriotes, comme Silvio Pellico, il subit des tortures dont ses *Mémoires* offrent une relation saisissante. Enfin, après quinze ans de détention, il obtenait l'autorisation de s'embarquer à Trieste, avec d'autres condamnés politiques, sur le navire autrichien l'*Ussero* à destination des États-Unis. Il arrivait à New York le 20 octobre 1836.

Pour vivre, Felice Foresti se fit professeur. En 1839 il succédait à Lorenzo Da Ponte, décédé l'année précédente, dans la chaire de langue et de littérature italiennes à Columbia; trois ans plus tard on lui offrait une autre chaire similaire à l'université de New York. Et des publications de livres de classe comme *Nuovo metodo Ollendorff per imparare a leggere, scrivere e parlare l'italiano,* manuel qui connut un succès considérable et persistant, et une *Crestomazia italiana,* anthologie des prosateurs italiens modernes et contemporains, élargirent et prolongèrent l'influence du professeur.

Mais toute cette activité pédagogique n'empêcha pas Foresti de s'intéresser de nouveau à la politique italienne. Il était sorti du Spielberg encore plus déterminé à libérer son pays de la domination abhorrée de l'Autriche; il avait d'ailleurs à se racheter des faiblesses qui avaient terni son caractère et sa réputation lors de son procès. A cette fin il avait adhéré, lui, l'ancien carbonaro, à la *Jeune Italie,* organisation politique établie, comme l'on sait, par Mazzini après la suppression du carbonarisme. Le 6 juin 1841 il créait, avec le concours des réfugiés politiques Giuseppe Avezzana, Alessandro Bargnani et Giovanni Albinola, une filiale de la *Jeune Italie,* la *Congrega Centrale* de New York et en devenait le premier président. Le champ d'action de cet organisme ne comprenait rien de moins que les vingt-cinq États de l'Union, Cuba, la Havane, les Indes occidentales, la république de Nouvelle-Grenade, l'Équateur, le Venezuela ainsi que le Canada, dont le représentant, Giovanni Maria Bonacina, résidait à Montréal.[10]

Foresti ne tarda pas à s'attirer, par son zèle, l'estime puis l'affection de Mazzini, qui le citait en exemple à l'un de ses corres-

---

[10] Mazzini, *Scritti* . . ., XX: 104n.

pondants de Montevideo, Giambattista Cuneo, le 28 mars 1842: « Les travaux de cette *Congrega* vont si activement et avec une telle régularité que l'on ne peut désirer mieux. » Et Mazzini était persuadé qu'un jour la *Jeune Italie* tirerait de grands avantages de l'Amérique du Nord.[11]

Cette amitié s'approfondit encore lorsque, durant un séjour en Europe en 1843, Foresti entra en relations personnelles avec son célèbre correspondant, qu'il n'avait pas encore vu: écrivant à sa mère après la visite de l'exilé new-yorkais le proscrit génois affirmait que c'était l'un des Italiens qu'il estimait le plus pour être resté, après sa sortie des prisons du Spielberg, « ce qu'il était quand il y entra », à la différence de Silvio Pellico et de tous les autres.[12]

A son retour à New York Foresti reprit ses fonctions de président de l'Association nationale italienne, qui remplaça la *Jeune Italie* en 1847.[13]

C'est en cette qualité que, lors du grand meeting tenu à New York le 29 novembre 1847 en l'honneur de Pie IX,[14] il se fit le porte-parole de ses compatriotes pour remercier le pape de ses réformes libérales.[15]

Mais cet enthousiasme pour la personne et l'activité politique du pontife romain fut tout à fait bref chez le révolutionnaire Foresti. Mazzini se hâta de tempérer, dès le 14 novembre 1847, l'éphémère exaltation de son correspondant, dans une lettre qu'il lui écrivait de Paris: il ne fallait fonder aucun espoir bien solide sur le pape, qui s'était partiellement « laissé envelopper dans les filets diplomatiques tendus par l'Autriche et le roi de Naples ».[16] Le 10 janvier 1848 Mazzini lui mandait encore, cette fois-ci de Londres, que Pie IX reculait visiblement; de plus, « le mécontentement dans ses États croît à tel point, qu'il se résoudra sous peu en une crise violente; l'attachement personnel

---

[11] Mazzini, *ibid.*, XXXIII: 91.
[12] Mazzini, *ibid.*, XXIV: 244.
[13] Marraro, *Eleuterio Felice Foresti, loc. cit.*, p. 44.
[14] Cf. notre *Henry de Courcy*, 108-109.
[15] Marraro, *Italians in New York . . ., loc. cit.*, 286.
[16] Mazzini, *Scritti*, XXXIII: 79-80.

que le peuple de Rome porte au pape pour ses qualités individuelles rend seulement plus lente la désillusion ».[17]

Les événements qui suivirent justifièrent cette clairvoyance qu'avivait l'aversion du catholicisme, et par suite ne purent qu'accentuer la pente mazzinienne des aspirations de Foresti. Il traversa l'Atlantique en 1848 pour aller se rendre compte en témoin passionné des progrès de la révolution, mais la chute de la république romaine sous les coups de l'armée française le fit se rembarquer encore une fois à destination de l'Amérique.[18]

Dès lors il reprit une lutte sans merci contre la réaction incarnée en Louis-Napoléon et en Pie IX: les fugaces illusions de 1847 s'étaient dissipées pour toujours ! Le président de la république française, il le stigmatisa dans des meetings tenus en août 1848 et en mai 1850.[19] Quant au pape, la méthode la plus efficace d'anéantir son pouvoir temporel était, pensait-il, en se référant au contexte social et religieux des années 50 en Amérique, alors que la « croisade protestante », assoupie depuis 1844, se réveillait de sa léthargie avec une virulence accrue,[20] de s'en prendre à son autorité spirituelle, car les Américains, comme il l'apprenait à Mazzini dans une lettre du 23 juillet 1850, seraient prêts à favoriser de leurs dollars la cause de la liberté italienne, si la lutte contre la papauté devenait de surcroît une lutte religieuse, persuadés qu'ils étaient que les aspects politiques et religieux s'avéraient, en l'occurrence, inséparables.[21] Or, justement Foresti pouvait tabler, dans ce dessein, sur le colonel Hugh Forbes, fils d'un gentilhomme anglais aisé, qui, après avoir participé aux combats de la Vénétie, de la Sicile et de la république romaine, se révélait un ardent mazzinien et l'un des fidèles de Garibaldi, qu'il avait accompagné dans sa retraite pathétique de juillet 1849, avant de venir chercher refuge aux États-Unis.[22]

---

[17] Mazzini, *ibid.*, XXXIII: 227-229.
[18] Marraro, *Eleuterio Felice Foresti, loc. cit.*, 45-46.
[19] Marraro, *ibid.*, 46.
[20] Cf. Ray Allen Billington, *The Protestant Crusade, 1800-1860.* A Study of the Origins of American Nativism (New York, 2e édit. 1952), 262-397.
[21] Mazzini, *op. cit.*, XLIV: 65-66n.
[22] Mazzini, *ibid.*, XL: 161n.

Mazzini, qui avait déjà recommandé Forbes à Foresti dans sa lettre datée de Lausanne, 20 janvier 1850,[23] ne pouvait qu'applaudir à un tel projet. L'infatigable agitateur génois venait de fonder l'Association nationale *Italia del Popolo,* pourvue d'un journal qui portait le même titre, et nommait Felice Foresti délégué du triumvirat pour les États-Unis: [24] ce dernier utiliserait les talents et les relations de Forbes, qu'il trouvait « très actif, prévoyant, orateur facile, expert à agir sur les volontés avec des moyens caressants et courtois, par-dessus tout patient et persévérant », et qui avait « réussi à s'entendre parfaitement avec les ministres protestants ».[25]

Pour diffuser aux États-Unis les idées de Mazzini en réimprimant des articles parus dans l'*Italia del Popolo,* Foresti fonda deux journaux. Le premier, l'*Esule italiano,* eut la vie brève, parce qu'il l'avait confié, écrivait-il le 21 octobre 1850, à l'inexpérience de Torricelli, un ex-capucin, « homme de talent sans doute, mais inexpérimenté, comme c'est naturel, des choses du monde et de la vie active et pratique des hommes ».[26] Le second journal ne dura guère plus longtemps. Le 7 août 1851 paraissait *Il Proscritto* sous la direction de A. Maggi et de F. Manetta, qui déclaraient aux « lecteurs américains » vouloir concentrer leurs attaques contre le pouvoir temporel du pape, qui pendant tant de siècles avait opprimé l'humanité et ruiné l'Italie.[27]

Foresti croyait être arrivé à ses fins. Mais malgré ses efforts, *Il Proscritto* n'obtint pas plus de succès que l'*Esule italiano.* C'est que Foresti se heurtait à une autre influence italienne qui, si elle était anticléricale et antipapiste, s'opposait tout de même aux aspirations mazziniennes en se réclamant de la royauté constitutionnelle du Piémont. C'était celle de G. F. Secchi di Casali.

* * *

Originaire de Plaisance, demeurant à New York depuis 1843, Secchi di Casali avait d'abord fondé, en juin 1849, le pre-

---

[23] Mazzini, *ibid.*, XLII: 94-95.
[24] Mazzini, *ibid.*, XL: 249-251, n. 3.
[25] Mazzini, *ibid.*, XLIV: 65n.
[26] Mazzini, *ibid.*, XLIV: 68, n. 2.
[27] Marraro, *Relazioni fra l'Italia e gli Stati Uniti,* 143.

mier journal italien qui eût paru aux États-Unis, l'*Europeo americano,* un journal qui, ainsi que du moins le chargé d'affaires napolitain Rocco Martuscelli l'écrivait de Washington, le 10 février 1850, au marquis Giustino Fortunato, ministre des Affaires étrangères du royaume de Naples, renfermait « un ramas de mensonges, un fatras d'insultes, une série d'invectives personnelles, une collection d'idées et de pensées funestes à la société; bref, c'était une officine où se concoctaient les idées les plus perverties et les plus mauvaises qui peuvent germer dans la cervelle d'un individu à la tête chaude et à l'esprit ignorant encombré d'utopies et de rêves ».

Pour ces raisons, poursuivait Martuscelli, au lieu de provoquer de la sympathie chez ceux qui se glorifiaient sincèrement de leur origine italienne, le journal était méprisé et désapprouvé. Après quelques numéros, la publication cessa au milieu de la réprobation générale.

Cependant, en dépit des critiques qui l'assaillaient, Secchi di Casali avait mis à profit son temps pour recueillir les fonds nécessaires à la publication d'une autre feuille, qu'il intitula l'*Eco d'Italia,* journal que Martuscelli trouvait « méprisable », parce qu'il rappelait trop fidèlement l'*Europeo americano.*[28]

Mais c'est surtout Foresti qui détestait la personne et les idées de Secchi di Casali, dont l'*Eco d'Italia* était à son point de vue — c'est ce qu'il mandait à son correspondant habituel — « un petit journal italien de rien du tout », et son rédacteur, « une canaille de premier ordre », lui qui avait « plus d'une fois essayé de noircir, de désapprouver, de salir l'activité de Forbes, et qui l'a(vait) finalement insulté et tourné en dérision dans sa feuille de chou ».[29] Mazzini, mis au courant, considéra désormais Secchi di Casali comme étant « avant tout un esprit brouillon »,[30] et cessa toute relation avec lui.[31]

---

[28] Marraro, *Italians in New York . . ., loc. cit.,* 293-295.

[29] Mazzini, *op. cit.,* XLIV: 67n.

[30] Lettre de Mazzini à sa mère, Genève, 26 octobre 1850 (*Ibid.,* XLIV: 210).

[31] Lettre de Mazzini à Foresti, Genève, 21 septembre 1850 (*Ibid.,* XLIV: 67).

La hargne de Foresti s'expliquait surtout par l'attitude politique de Secchi di Casali : *l'Eco d'Italia* s'orientait de plus en plus fermement vers le royaume de Sardaigne. Dans une dépêche datée de Washington, 22 avril 1851, Luigi Mossi informait le ministre piémontais des Affaires étrangères que le rédacteur en chef de l'*Eco d'Italia* avait mis une sourdine à la virulence de son langage et « semblait désireux de faire tout ce qui était en son pouvoir pour démentir les calomnies qu'Avezzana, Garibaldi, Filopanti et autres têtes chaudes » cherchaient sans cesse à répandre en Amérique à l'adresse de la politique du gouvernement de Victor-Emmanuel. En décembre 1850, Secchi di Casali avait réclamé une aide pécuniaire à Mossi, qui la lui avait accordée.[32]

Le petit groupe italien de New York était donc fortement divisé au milieu du siècle dernier. Deux tendances, l'une mazzinienne grâce à l'activité de Felice Foresti, l'autre piémontaise par l'intermédiaire de l'*Eco d'Italia,* comportaient chacune leurs adeptes. Des événements tout récents, comme l'arrivée d'Avezzana, de Garibaldi et de Kossuth, avaient encore d'une part avivé les enthousiasmes, de l'autre exacerbé les récriminations. La venue de Gavazzi n'était pas de nature, on le devine, à atténuer les divisions qui déchiraient ses compatriotes.

* * *

Le général Giuseppe Avezzana, affilié à la *Jeune Italie,* ami personnel de Mazzini depuis 1841 et qui avait vécu aux États-Unis de 1832 à 1848, se voyait nommer, le 18 avril 1849, ministre de la guerre par le triumvirat ;[33] ; après la chute de Rome, il s'était pendant quelque temps tenu caché chez le consul des États-Unis, Nicholas Browne, puis avait reçu de Lewis Cass jeune, le chargé d'affaires américain auprès de la cour pontificale, un passeport, grâce à quoi, sous le nom d'Everett, il s'était embarqué à Civitavecchia à destination de New York.[34]

---

[32] Marraro, *Relazioni . . .*, 144.
[33] Lettre de Mazzini à sa mère, Rome, 18 avril 1849 (*Op. cit.*, XL : 57).
[34] Marraro, *Italians in New York . . .*, *loc. cit.*, 288-289.

Sous l'impulsion de Felice Foresti, la métropole américaine avait déployé en l'honneur du général mazzinien une pompe militaire qui, pendant des années, resta insurpassée,[35] et, au cours d'une cérémonie tenue en son honneur à l'université de New York, on lui présenta une magnifique épée pour souligner sa conduite « si distinguée et si courageuse » dans la lutte pour la liberté de Rome et de l'Italie.[36]

Cette réception n'était que l'ombre, pensait-on, de celle que l'on accorderait à Garibaldi, qui jouissait alors en Amérique d'un prestige unique. « Le navire *Waterloo,* annonçait le *New York Tribune* du 30 juin 1850, est arrivé ce matin venant de Liverpool et ayant à bord Garibaldi, l'homme universellement connu, le héros de Montevideo et le défenseur de Rome. Il sera accueilli par tous ceux qui le connaissent comme il convient à son caractère chevaleresque et à ses services en faveur de la liberté. » [37]

Le projet de Garibaldi était déjà connu depuis un certain temps et une grandiose démonstration de sympathie avait été projetée pour honorer « l'héroïque défenseur de la liberté de l'ancien et du nouveau monde ». Mais son mauvais état de santé — il avait été assailli de douleurs rhumatismales durant la traversée — et l'opposition des catholiques irlandais de New York firent avorter la réception prévue. Garibaldi se rendit en voiture, le plus discrètement possible, chez son ami Maestro Bagioli, à Hastings-on-the-Hudson, puis, avec Felice Foresti, chez Michele Pastacaldi, à Irving Place, où il demeura six semaines avant de retourner à Clifton, Staten Island; l'un de ses compatriotes, Antonio Meucci, venait d'y ouvrir une fabrique de bougies. Le général fut heureux d'y trouver un emploi pour subsister.

Dans leurs loisirs, Garibaldi et Meucci se construisirent une petite barque à voile, qu'ils peignirent des trois couleurs, blanc, rouge, vert, et à laquelle ils donnèrent le nom du chapelain de la légion, qui était tombé à Bologne sous les balles autrichiennes,

---

[35] Marraro, *Relazioni* . . ., 160.
[36] Marraro, *ibid.*, 140.
[37] Cité par H. Nelson Gay, « *Il secondo Esilio di Garibaldi (1848-1854)* », dans *Nuova Antologia di Lettere, Scienze ed Arti,* CXLVII (16 giugno 1910), 648.

le 8 août 1849,[38] et dont Garibaldi s'occupait alors à célébrer le courage en des pages qui prendraient place dans ses *Memorie,* le barnabite Ugo Bassi, confrère et ami de Gavazzi.[39]

Le séjour de Garibaldi à New York se termina, pour le moment, au début de 1851, alors qu'il partit avec un vieil ami, Francesco Carpanetto, qui l'invita à l'accompagner en Amérique centrale. Le 28 avril 1851, tous leurs préparatifs étant faits, ils quittèrent New York sur le vapeur américain *Prometheus,* pour le Nicaragua.[40]

Foresti, malgré qu'il en eût, n'avait pu tirer de Garibaldi les profits qu'il en escomptait. L'extrême discrétion dont le général avait entouré ses allées et venues avait rendu inutiles les manifestations projetées. Heureusement il y avait Kossuth !

L'étroite alliance que l'agitateur hongrois avait scellée avec Mazzini laissait prévoir à Foresti que le voyage de l'illustre Magyar aux États-Unis serait favorable à la cause italienne, en favorisant une collecte de fonds et en ne déchaînant rien de moins qu'une agitation anticatholique. Kossuth, dans ses discours en Grande-Bretagne, n'avait-il pas laissé entendre qu'il attaquerait le pape et les catholiques, coupables de s'être joints aux éléments réactionnaires de l'Europe ?

Les événements donnèrent d'abord raison à Foresti.

* * *

Le séjour de Louis Kossuth en Angleterre, s'il retarda, au grand déplaisir de ses admirateurs yankee, son voyage aux États-Unis, contribua, en fin de compte, à accentuer la popularité, mieux, le culte dont le héros de la Hongrie était l'objet en Amérique. Le *Courrier des États-Unis,* de tendances républicaines depuis 1848 et que le 2 Décembre allait rejeter dans une opposition frénétique à Louis-Napoléon puis au Second Empire, s'avérait un excellent témoin de l'engouement général: « Rien n'a manqué à l'ovation faite à l'exilé hongrois, écrivait son rédacteur

[38] Umberto Beseghi, *Ugo Bassi* (Florence, 1946), II: 238.
[39] Marraro, « *Il soggiorno di Garibaldi a New York* », dans *Relazioni* . . ., 165.
[40] Marraro, *ibid.*, p. 168.

en chef, Paul Arpin, lors de la réception de Southampton, à cette personnification éclatante d'une noble cause, qui a emprunté un nouveau prestige aux persécutions dont il a été l'objet de la part de l'absolutisme du Nord, aux inqualifiables procédés du gouvernement réactionnaire de la France républicaine et aux calomnies de la presse royaliste. » [41]

A mesure que les jours s'écoulaient, de Grande-Bretagne parvenaient aux rives américaines des nouvelles bien propres à accroître une exaltation qui deviendrait bientôt de la frénésie: « Il faut parcourir les journaux anglais, écrivait encore Arpin, pour avoir une idée de l'enthousiasme que Kossuth excite partout sur son passage; jamais rien de pareil ne s'était produit dans la vieille Angleterre. Le flegme traditionnel de la population n'a pu résister à l'éloquence inspirée de l'illustre exilé. » Aussi le journaliste se demandait s'il y avait « un souverain qui ait jamais reçu un tribut d'admiration et d'amour comparable à celui que recueille chaque jour et partout l'exilé hongrois ».[42]

Enfin l'homme si impatiemment attendu eut la bonne grâce de s'embarquer, et les derniers préparatifs pour le recevoir congrûment évoluèrent à un rythme fébrile. La veille de son arrivée, ainsi que le signalait le *Courrier*, ce n'était rien de moins que l'ensemble de « la population » qui était « sur le qui-vive ».[43]

L'événement répondit à tant de soins. Depuis les jours de LaFayette, aucun visiteur étranger ne fut l'objet à New-York d'un accueil aussi grandiose.[44] Jean-Jacques Ampère, qui en était alors, lui aussi, aux prémices de sa *Promenade en Amérique*,[45]

---

[41] *Courrier* . . . , 10 novembre 1851.

[42] *Courrier* . . . , 29 novembre 1851. — Ces lignes du journaliste new-yorkais correspondaient par anticipation au témoignage que Kossuth devait se rendre rétrospectivement: « Je puis le dire: il m'est permis de le dire. Car je n'étais que l'occasion et non l'objet de ces démonstrations, de cette sympathie. Il m'est permis de dire que la nation magyare écrasée trouva dans deux mondes un triomphe tel que jamais l'histoire n'en avait enregistré de semblable sur les tablettes d'un empereur victorieux. » (Louis Kossuth, *Souvenirs et écrits de mon exil* (Paris, 1880), préface, XXXVII-XXXVIII.)

[43] *Courrier* . . . , 4 décembre 1851.

[44] Arthur Charles Cole, *The Irrepressible Conflict, 1850-1865* (New York, (s.d.)), 122.

[45] Il s'était embarqué pour l'Angleterre au mois d'août 1851 avec Ozanam, déjà sérieusement atteint par la maladie, et sa charmante femme: ils allaient de compagnie visiter la première exposition universelle. Dans une

mandait à son ami Frédéric Ozanam, de Washington, le 16 décembre 1851: « L'événement ici est Kossuth, que j'ai vu débarquer à New York au milieu d'un peuple immense et d'un enthousiasme sans mesure (...). »[46] Le « kossuthisme » s'était emparé d'une partie de l'Amérique.

Le début en avait été marqué par une véritable effervescence. Le 5 décembre, comme le navire qui portait Kossuth s'acheminait de Staten Island au port, les salves de retentir, les matelots et les spectateurs de pousser des acclamations, les orchestres de jouer leurs airs les plus vibrants. Quand le steamer dépassa Governors Island, on tira une salve de trente et un coups de canon; du rivage du New-Jersey cent vingt autres coups de canon se répercutèrent à travers la baie. Plus de 200,000 personnes, massées sur la *Battery*, acclamèrent avec une telle véhémence le héros hongrois qu'il ne put les haranguer.[47]

Le lendemain, 6 décembre, un défilé qui comprenait plus de 7,000 sympathisants, parmi lesquels les « quarante-huitards » italiens, français, hongrois et allemands étaient naturellement les plus nombreux, parcourut la rue Bowery jusqu'à Astor Place, puis Broadway pour parvenir à Irving House, où se trouvait Kossuth.

C'est à ce moment que l'on constata publiquement la collusion qui existait entre Kossuth et Mazzini. Car c'est un mazzinien, le général Avezzana, qui offrit au Hongrois le drapeau rouge et lui lut une adresse en français; c'est un autre mazzinien, Quirico Filopanti, de son vrai nom Giuseppe Barilli, ancien député de Bologne à la Constituante romaine, pendant laquelle il avait voté la déchéance du pape, puis fugitif à Londres, où il connut la faim et la misère avant d'émigrer aux États-Unis,[48] qui répéta à la foule le message de Kossuth: ce dernier affirma avec toute la clarté et la force désirables qu'une alliance étroite

---

lettre datée de Southampton, 27 août 1851, Ampère annonçait qu'il partait le jour même pour les Etats-Unis. (Léon Arbaud, « *J.-J. Ampère* », dans le *Correspondant*, LXII (juillet 1864) : 629-630.)

[46] *Lettres de Frédéric Ozanam, 1831-1853* (Paris, 1881), II: 413.

[47] Billington, *op. cit.*, 330.

[48] A. Michel, dans le *Dizionario del Risorgimento Nazionale*, III: 181-182, s. v. *Barilli Giuseppe* (Filopanti Quirico).

existait entre lui et Mazzini « pour les luttes et pour la victoire de notre cause »: « Comme la cause de la Hongrie, s'écria-t-il, est représentée par moi, la cause de l'Italie est représentée par Mazzini. » [49] Puis, dans un geste spectaculaire, il prit des mains de son secrétaire, Adriano Lemmi, un autre mazzinien, des lettres de Mazzini qu'il remit à Felice Foresti, lettres qui avaient pour but de recueillir les versements au Prêt national italien de dix millions de lires, que l'agitateur génois avait lancé par la proclamation du 10 septembre 1850.[50]

Tout d'abord la campagne de souscriptions que Kossuth venait mettre en train aux États-Unis en faveur de la Hongrie et de l'Italie, s'amorça sous les plus heureux auspices. La nouvelle du 2 décembre ne parut pas, pour le moment du moins, devoir influencer sensiblement l'opinion américaine: « Le coup d'État, écrivait-il à Mazzini de New York, le 22 décembre 1851, ne m'est point venu inattendu »; [51] il n'en craignait « rien pour le résultat »: « Ici les choses vont grand train, mieux que je n'avais espéré. La politique de l'indifférence pour les affaires européens (*sic*) sera entièrement changée dans une politique active et favorable à nous. » [52]

En effet, les États-Unis faisaient alors mine de sortir de leur isolationnisme farouche pour s'immiscer dans la politique de l'Europe, surtout au profit de pays comme l'Italie et la Hongrie, qui souffraient particulièrement de la politique de réaction inaugurée après les révolutions de 1848-1849. La flotte américaine de la Méditerranée devait être augmentée et tenue prête à intervenir dans les événements européens: le sénateur Walker se proposait du moins d'en faire le sujet d'une motion au Sénat.[53]

---

[49] Cité par Mario Menghini, *Luigi Kossuth nel suo carteggio con Giuseppe Mazzini,* dans *Rassegna Storica del Risorgimento,* VIII (Gennaio-Giugno 1921) : 117-120.

[50] Menghini, *ibid.*: 120-122.

[51] Kossuth écrivait à Mazzini en français, mais sans se faire illusion sur la correction syntaxique, voire orthographique de la langue qu'il utilisait: « ... vous voyez, écrivait-il le 19 juin 1851, je suis très malheureux avec mon français — la grammaire et la syntaxe français (*sic*) sont des pays inconnus pour moi, et encore souvent l'expression même me manque pour rendre ma pensée. » (Menghini, *ibid.*, 37.)

[52] Menghini, *ibid.*, 78-79.

[53] John Bach McMaster, *A History of the People of the United States from the Revolution to the Civil War,* (8 vol., New-Work, 1884-1893), VIII: 159-161.

Kossuth croyait qu'il n'avait pas peu contribué à ce résultat, mais certainement en s'abusant soi-même: « Vous ne pouvez presque pas imaginer, apprenait-il encore à Mazzini dans la lettre précitée, quel changement j'ai réussi à produire dans les vues politiques ici. Toute autre question est mise en arrière; la politique extérieure domine tout. » [54]

Les ovations qui continuaient à retentir à ses oreilles lors de son passage à Philadelphie et à Washington contribuèrent sans doute à entretenir ses illusions. Mais déjà il pouvait discerner quelques voix discordantes dans ce concert d'éloges. Ces voix, c'étaient celles des catholiques et des sudistes.

* * *

Les catholiques avaient éprouvé beaucoup d'appréhension en apprenant la venue de Kossuth aux États-Unis. N'était-il pas l'allié de Mazzini, de cet homme que l'archevêque de Tuam, dès 1846, au moment où O'Brien et Meagher, fondateur le premier de la *Jeune Irlande* et l'autre du périodique *The Nation,* se désolidarisaient officiellement d'avec O'Connell, avait publiquement signalé aux catholiques de langue anglaise comme l'un des plus acharnés adversaires de l'Église ? [55] Son rôle à Rome en 1849 n'avait-il pas mis en un relief accru, aux yeux des fidèles du monde entier, la force d'une influence qui obligea Pie IX, débordé par les événements, à quitter précipitamment Rome pour se réfugier à Gaète ? Et qui fit voter la déchéance du pontife fugitif et instaura dans la capitale des États de l'Église et du catholicisme un gouvernement républicain ? Kossuth n'avait-il pas lui-même indiqué l'orientation de ses idées et de ses projets en attaquant, dans ses discours en Angleterre, le pape et les jésuites ?

Aussi, dès avant l'arrivée en terre américaine de l'exilé hongrois, l'archevêque de New York, l'Irlandais John Hughes, qui jouissait sur ses compatriotes d'un prestige qu'aucun de ses

---

[54] Menghini, *loc. cit.*, 80.

[55] Mazzini à sa mère, Londres, 7 août 1846 (*Scritti*, XXX: 112-113, et note p. 113.) — Robert G. Athearn, *Thomas Francis Meagher: an Irish Revolutionary in America* (Boulder, Colorado, 1949) ne fait nulle part allusion à la lettre épiscopale.

successeurs ne pourra se flatter de posséder,[56] avait-il fermement pris parti contre lui.

Dans un grand meeting tenu au *Stuyvesant Institute,* le 18 novembre 1851, le prélat soutint que Kossuth et les autres révolutionnaires hongrois étaient « les ennemis de la religion »; [57] cette affirmation, il la reprit et la développa avec force dans une lettre qu'il écrivait, le 11 décembre 1851, au chevalier Hülsemann, ministre autrichien à Washington: « Je le (Kossuth) regarde ainsi que tous ceux que je connais de sa trempe comme étant des ennemis insignes de l'Église catholique et de la paix de l'humanité; aussi je tiens pour assuré qu'aucune bénédiction ne peut accompagner leurs efforts et que c'est un acte de charité que nous devons à la foi chrétienne et à la tranquillité des nations d'employer tous les moyens justes et honorables susceptibles d'anéantir le fruit de leurs efforts dans le plus bref délai possible. » Puis l'archevêque apprenait à son correspondant qu'il avait reproché à Kossuth, dans son discours au *Stuyvesant Institute,* d'avoir, à Southampton, « flatté bassement le fanatisme anglais et approuvé la persécution dirigée contre l'Église de Dieu en Angleterre », d'avoir « invectivé âprement contre la France et surtout contre son président, coupable de s'être entremis pour rendre le Siège de saint Pierre à notre Saint Père le Pape Pie IX, alors exilé ».[58]

Mgr Hughes n'avait pas parlé en vain. « . . . l'on a remarqué, écrivait Henry de Courcy, que, lors de l'entrée de Kossuth à New York, les ouvriers irlandais seuls ne quittèrent pas leurs travaux. Le réfugié de Kutahya, qui veut tirer de l'argent de toutes les bourses, est très déconcerté de cette froideur d'une portion si considérable de la population américaine, et dans maints discours il a cherché à flatter les catholiques, mais ceux-ci n'ont pas oublié son premier discours de Southampton. » [59]

---

[56] Thomas N. Brown, « *The Origins and Character of Irish-American Nationalism* », dans *The Review of Politics,* XVIII (July, 1956) : 348.

[57] Howard R. Marraro, *American Opinion on the Unification of Italy, 1846-1861* (New-York, 1932), 127.

[58] John R. G. Hassard, *Life of the Most Reverend John Hughes, First Archbishop of New York* (New-York, 1866), 348.

[59] *Univers,* 26 février 1852. — Les Irlandais étaient nombreux à New-York; en 1855, ils étaient presque 50% dans le quatrième quartier, 42%

Les laïcs catholiques américains les plus influents de l'époque, Orestes A. Brownson et James A. McMaster, ne nourrissaient guère plus de tendresse pour Kossuth que leur chef hiérarchique. « Il y a quatre ans, constatait Brownson, la Hongrie, pour la grande masse de notre peuple, même pour la classe instruite, était une *terra incognita* au même titre que le centre de l'Afrique. Peu nombreux étaient ceux qui possédaient des connaissances précises sur ses habitants, ses institutions politiques et ses relations avec l'empire autrichien. Mais des réfugiés italiens et des Français libéraux les ont indisposés contre l'Autriche et préparés à croire que tout parti qui s'opposait à elle devait avoir raison. Quand, dès lors, ils eurent appris que la Hongrie s'était révoltée et avait pris les armes contre elle, ils crurent que la cause de la Hongrie était bonne, qu'elle méritait la sympathie de chaque citoyen américain et de tout ami de la liberté dans le monde. » [60]

Brownson, pour sa part, était persuadé que si les sympathies américaines étaient en ce moment si vivement déclarées à l'endroit de Kossuth, c'était dans l'hypothèse que le Magyar, en plus de se poser comme l'adversaire de l'Autriche monarchique, « incarnait la cause du protestantisme et qu'il était de connivence avec Mazzini et d'autres révolutionnaires, non seulement pour renverser la royauté mais aussi l'Église catholique ».[61]

Quant à James A. McMaster, rédacteur en chef du *New York Freeman's Journal,* il croyait que Kossuth était «un démagogue, un tyran, un ennemi du christianisme » et ses compagnons, des « vipères trop nuisibles et trop dégoûtantes pour être tolérées plus longtemps dans la société ».[62]

Le Hongrois ne devait pas tarder à se rendre compte que l'hostilité des leaders du catholicisme américain allait lui causer de sérieux ennuis : « Les catholiques irlandais, écrivait-il de Balti-

---

dans le sixième, 38% dans le deuxième, le quatrième et le septième quartiers faisant face à East River. (Robert Ernst, *Immigrant Life in New York City, 1825-1863* (New-York, 1949), 39-40. — Cf. également le tableau de la p. 43, indiquant les quartiers où les Irlandais étaient plus de 33.33% de la population.)

[60] *The Works of Orestes A. Brownson* (Edit. Henry F. Brownson), (20 vol., Detroit, 1882-1887), XVI: 215.

[61] *Brownson's Quarterly Review,* VI (July, 1852) : 381.

[62] Cité par Billington, *op. cit.*, 331.

more à Mazzini, le 29 décembre 1851, sont ici les seuls qui m'opposent à l'égard de mon alliance avec vous, l'ennemi du pape. Est-ce que vous ne pouvez pas agir sur l'Irlande, pour les dégager de ces entraves des jésuites ? » [63]

Les jésuites ! c'était devenu chez lui une hantise, une idée fixe ! Ainsi, à Saint-Louis, le point capital de son discours fut « l'hostilité des jésuites »: « Il ne devait pas s'étonner, disait-il, de la trouver si violente dans cette ville, quand il savait que sur trente-cinq pères fonctionnant ici, il n'y en avait pas moins de huit importés de l'Autriche. » [64] Ce qui fut démenti et réfuté avec vigueur par les étudiants de l'université catholique de Saint-Louis.[65]

Dans le fait, l'opposition suscitée par l'élément catholique à la mission que Kossuth s'était assignée, s'affirmait de jour en jour plus irréductible et, parallèlement, la faveur populaire qui avait apothéosé le Magyar à son arrivée en terre américaine, s'amenuisait sans cesse, ainsi que le constatait le célèbre père de Smet dans une lettre à son frère, le 7 avril 1852.[66] L'attitude des sudistes ne contribua pas peu, non plus, à modifier radicalement l'opinion publique: le « kossuthisme », d'entêtant, avait rapidement perdu son fumet pour bientôt tourner à l'aigre.

* * *

C'est lors de son séjour à Washington que Kossuth dut admettre, malgré qu'il en eût, que toute une portion des États-Unis resterait sourde aux prestiges d'une éloquence désireuse d'entraîner le gouvernement américain dans les voies d'une politique inédite jusque-là: les sudistes étaient alarmés du support que les abolitionnistes accordaient au Magyar; aussi les propriétaires d'esclaves, qui craignaient par-dessus tout l'intervention du Nord, s'opposèrent-ils irréductiblement à toute immixtion des États-Unis dans les affaires européennes.

---

[63] Menghini, *loc. cit.*, 81.

[64] *Courrier des Etats-Unis*, 24 mars 1852.

[65] M. Hedwigis Overmoehle, *The Anti-Clerical Activities of the Forty-Eighters in 1848-1860.* A study in German-American Liberalism. (Saint Louis University, 1941) (thèse dactylographiée), p. 137.

[66] E. Laveille, *The Life of Father De Smet*, p. 262.

À mesure qu'il progressait vers le Sud, les démonstrations se raréfiaient, les applaudissements devenaient moins nourris. À Louiseville son arrivée ne provoqua aucune manifestation publique; il en fut ainsi à la Nouvelle-Orléans, à Montgomery, à Mobile, à Augusta et à Charleston. Pour comble d'infortune, les législatures de la Louisiane, de l'Alabama et de la Georgie condamnèrent publiquement Kossuth et sa cause.[67] « ... j'ai trouvé les *Slaveholders* en masse contre moi », écrivait-il quelques mois plus tard, soit le 8 juin 1852, à Mazzini,[68] et comme leur influence s'avérait non négligeable dans l'élection présidentielle qui se préparait,[69] chacun des deux partis, « par coquetterie politique », apprenait encore Kossuth à son correspondant, refusait « d'embrasser (sa) cause ouvertement et d'en faire une cause de parti ».[70]

Quand il remonta à son point de départ, il s'aperçut qu'il ne restait plus que des bribes de sa popularité antérieure. « Le retour de Kossuth vers le Nord, admettait un journaliste républicain, est loin de ressembler à son arrivée parmi nous: il semble même qu'on n'ait tant fêté dès l'abord l'illustre exilé que pour se donner ensuite le droit d'être à son égard oublieux, malveillant, injuste. » [71]

Sa seconde visite à Washington n'attira l'attention en aucune façon. Il n'obtint un regain de popularité qu'en Nouvelle-Angleterre où, à Boston surtout, il fut l'objet d'acclamations que désormais lui refusait le reste du pays. Les habitants du Massachusetts mettaient évidemment leur haine de l'esclavage et du catholicisme, en l'occurrence étroitement associés à la personne du Hongrois, au-dessus de leur crainte des complications extérieures.[72]

Finalement Kossuth se rembarqua le 14 juillet 1852 sur l'*Africa*. Un mot résumait le résultat de tant de démarches et

---

[67] Billington, *op. cit.*, 331-333.

[68] Menghini, *loc. cit.*, 84.

[69] A la mort de Z. Taylor, le 9 juillet 1850, lui succéda le vice-président M. Fillmore, appartenant au parti démocrate. C'est Franklin Pierce, du même parti, qui fut élu président le 12 juin 1852.

[70] Menghini, *loc. cit.*, 85.

[71] *Courrier* ..., 21 avril 1852.

[72] Billington, *op. cit.*, 333.

de discours: déception. « ... je quitte l'Amérique, écrivait-il le 8 juin à Mazzini, où avec tant de peines j'ai fait beaucoup pour l'avenir, mais pour le présent presque rien. » L'aversion des catholiques et des sudistes lui avait été fatale. À cela s'ajoutaient les effets désastreux sur l'opinion américaine du 2 décembre, qu'il avait eu le tort de négliger à son arrivée en Amérique: le régime napoléonien se raffermissant en France, les Américains ne croyaient plus à la résurgence, pour le moment, de la révolution en Europe: « J'ai fait tout possible (*sic*), poursuivait Kossuth, j'ai fait plus que possible pour que les Américains ne perdent la croyance dans la proximité de la révolution. Ils l'ont perdue. C'est encore beaucoup que d'avoir conservé la croyance dans un mouvement en général, mais pour son (*sic*) proximité, il n'y a pas moyen de les y faire croire. C'est en vain que j'épuise tous arguments de les faire comprendre, que c'est à présent qu'il nous faut de l'argent et non pour le temps quand la guerre sera déjà entamée, la réponse universelle est « portez le coup, et vous vous émerveillerez de ce que nous ferons, mais pour à présent vous n'avez point de la chance — à quoi bon de l'argent ? » [73]

Kossuth s'était procuré pour 315.000 francs de munitions et d'armes, mais il lui restait encore 30.000 francs à payer. « Enfin, j'ai un millier des (*sic*) hommes braves et cent braves « seamen » tout prêts de s'embarquer avec moi. Voilà ce que j'ai fait en 5 mois, dans un pays étranger. » C'était peu, admettait-il, mais Mazzini pouvait-il se flatter d'avoir été aussi heureux, depuis que la chute de la Rome républicaine l'avait rejeté dans son activité d'opiniâtre conspirateur ? « Qui a fait plus en trois ans, sans avoir été contrairé (*sic*) par la chute de la France, comme moi je l'étais ? Enfin, c'est tout ce que j'été (*sic*) capable de faire, moi. » [74]

Même ce piètre résultat ne devait pas tarder, par la suite, à se révéler illusoire. Kossuth, après tant d'autres, avait lamentablement échoué dans ses efforts pour tirer les États-Unis de leur politique isolationniste. Il écrivait, désespéré, de Londres, en décembre 1853, à Mazzini: « L'Amérique est perdue. L'offre

---

[73] Menghini, *loc. cit.*, 83-84.
[74] Menghini, *ibid.*, 85-86.

de bateaux de guerre et de 35,000 fusils est retirée; trois de mes comités financiers se sont dissous — tout en conséquence de votre lettre — l'administration s'en sert pour prétexte à dire: « Nous ne pouvons rien faire pour vous, car Mazzini a éveillé la jalousie des *Southerners,* nous ne pouvons point nous passer de leur appui, donc nous devons nous retirer de vous — enfin deux ans de travail perdu. C'est irréparable ! il n'y a pas moyen d'y remédier. C'est à en devenir fou ! » [75]

* * *

Tous ces événements provoqués directement par des révolutionnaires qui s'opposaient passionnément à l'Église et à son chef, Mazzini, Foresti, Hugh Forbes, Avezzana, Garibaldi et enfin Kossuth, développaient aux États-Unis une lutte d'abord sourde, puis qui se fit de jour en jour plus manifeste contre les catholiques, d'autant plus que d'autres révolutionnaires, comme les *Forty-eighters* [76] apportèrent leur appoint dans la virulence de cette lutte. Ce furent précisément les « quarante-huitards » allemands qui témoignèrent à Kossuth, lors de son passage à New York, de l'enthousiasme le plus bruyant, car le Hongrois, pour eux, incarnait la révolution.[77]

Ajoutons que le parti des *Know-Nothings,* qui s'était organisé subrepticement pendant les années précédentes, sortait de l'ombre en 1853.[78]

C'était certes une coïncidence remarquable que la convergence de tous ces faits. L'*American and Foreign Christian Union* avait bien choisi le moment d'inviter Gavazzi à venir « évangéliser » les États-Unis, d'autant plus que la cause des Madiai qu'elle patronnait connaissait alors une recrudescence de popularité dans l'opinion publique.

Toujours habile à susciter, au moment propice, les manifestations spectaculaires contre le catholicisme, elle avait organisé un meeting monstre, qui eut lieu au *Metropolitan Hall* de New

---

[75] Menghini, *ibid.*, 161.
[76] Cf. notre *Henry de Courcy*, 136-140.
[77] Wittke, *Refugees of Revolution*, 96.
[78] Cf. *Henry de Courcy*, 134-136.

York, le 7 janvier 1853. Un auditoire immense et bruyant acclama frénétiquement le maire de la ville et d'innombrables orateurs qui invectivèrent contre le « romanisme », soutenant que l'affaire Madiai constituait une preuve supplémentaire de l'hostilité de l'Église contre la Bible. On adopta des résolutions de sympathie à l'endroit des victimes, on recueillit environ $12,000 dollars destinés à adoucir leurs souffrances, on libella des pétitions demandant au président des États-Unis d'intervenir auprès du grand-duc de la Toscane.

Des réunions semblables se tinrent à Boston, à Baltimore et dans d'autres villes.[79] « Les journaux de New York, écrivait Henry de Courcy à l'*Univers,* ne mettent pas en doute que l'intervention du président ne doive ouvrir les portes de la prison des Madiai, et le *Herald* du 16 janvier leur promet un succès et une popularité qui dépasseront les ovations dont Kossuth a été l'objet. On prépare déjà l'itinéraire des aubergistes de Florence, qui seront promenés de ville en ville comme des confesseurs de la foi et de l'intolérance des catholiques; (...) et le fanatisme protestant, qui n'ose plus tirer parti de l'apostasie d'Achilli, se sert de ces nouveaux instruments pour ameuter contre les catholiques les passions de la multitude. » [80]

Après les Madiai, ce fut Gavazzi que l'*American and Foreign Christian Union* utilisa à ses fins: du coup elle s'assurait le concours d'un homme chez qui l'éloquence, la pugnacité et la haine du catholicisme se conjuguaient à un rare degré pour constituer l'un des types les plus achevés du « quarante-huitard ».

* * *

Mercredi, le 23 mars, qui était comme par hasard le mercredi saint, à sept heures trente du soir, la « Société des amis de la liberté civile et religieuse », sous laquelle se dissimulait l'*American and Foreign Christian Union,*[81] donnait au *Broadway Tabernacle* une réception publique pour « souhaiter la bienvenue au père Gavazzi, l'orateur et le patriote romain ». L'avis, qui

[79] Billington, *op. cit.*, 267.
[80] *Univers*, 9 février 1853.
[81] Billington, *op. cit.*, 318, n. 47.

avait été inséré dans les principaux journaux, ajoutait que, « après plusieurs discours prononcés par des personnes de distinction, le père Gavazzi parlerait en anglais et développerait des faits relatifs à la condition présente de l'Italie et spécialement de Rome ».[82] Cette invitation avait été rédigée de manière à n'éveiller qu'une idée de sympathie pour la cause italienne. Le piège tendu par l'association protestante était d'autant plus perfide que la vue de certains noms, apposés au bas de l'appel, devait éloigner tout soupçon d'opposition à l'Église. Mais on ne tarda pas à se rendre compte du but très précis de la réunion.

Le bonapartiste Eugène Masseras, le nouveau rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis* depuis le 14 mars — il succédait au républicain Paul Arpin [83] — s'était rendu par curiosité au *Broadway Tabernacle*: il connaissait Gavazzi pour l'avoir croisé sur les ponts du *Baltic*, et son opposition acharnée à Napoléon III ne lui disait rien qui vaille. Ce qu'il vit et entendit le soir du 23 mars, il le communiqua à ses lecteurs dans un article qu'il coiffa d'un titre suggestif: « Un apostat au Tabernacle ».

> Parmi l'auditoire accouru pour prendre part à une démonstration en l'honneur de la liberté, écrivait-il dès le lendemain, bon nombre ont dû se trouver surpris d'avoir été attirés dans une manifestation contre le catholicisme.
>
> La soirée, en effet, n'a pas été autre chose d'un bout à l'autre; et, dès le premier moment, il a été visible qu'elle n'avait jamais été préparée pour être autre chose. C'est au milieu d'un cercle de ministres protestants que le héros de la réunion a fait son entrée triomphale, et c'est un ministre protestant qui a ouvert la séance par une prière où il a demandé au ciel d'éclairer « les pays où ne brille pas la lumière de la Bible, et surtout ceux où règnent les ténèbres de la religion romaine ». Le début pouvait paraître au moins singulier pour une réunion convoquée au nom de « la liberté politique et religieuse »; mais ce n'était là que l'exorde logique de tout ce qui allait suivre.

---

[82] *New York Herald*, March 24, 1853.
[83] Cf. *Henry de Courcy*, 241.

De l'Italie souffrante, de l'Italie opprimée, de l'Italie aspirant à la délivrance, pas un mot n'a été dit. Mais, en revanche, quels panégyriques du père Gavazzi et quelles éloquentes déclamations contre le papisme ! Quels tableaux des héroïques qualités de l'un et quelles sorties contre les abominations de l'autre !

Enfin, le père Gavazzi lui-même s'est levé. Drapé dans sa robe de barnabite, avec un art que ne désavouerait pas un acteur de profession, il a commencé un des discours les plus pompeux de forme, les plus creux de fond et les plus faux d'inspiration qu'il nous ait jamais été donné d'entendre. Dans cette longue déclamation, qui a duré une heure et demie, chapelet interminable et confus de lieux communs, d'invectives rebattues, nous avons vainement cherché une phrase sentie, une pensée vraie, un élan de conviction. Du commencement à la fin, ce n'a été qu'une longue redite, une monotone variation de ce thème dogmatiquement posé: « Ma mission est de combattre le papisme. »

Un tel discours est le meilleur jugement que puisse porter sur lui-même celui qui le prononce. L'homme qui peut parler deux heures durant, sur un sujet devenu le but unique de sa vie, sans qu'un éclair parti de l'âme vienne illuminer son interminable paraphrase; l'homme qui, s'adressant à un public prédisposé en sa faveur, n'arrive à produire un fugitif effet qu'à l'aide des plus misérables recettes du charlatanisme oratoire — cet homme-là n'a point en lui l'étincelle divine qui fait les apôtres; son impuissance trahit son manque de foi; il n'est qu'un empirique d'enthousiasme et un faux prophète d'indépendance.

S'il est vrai qu'en d'autres temps, aux jours difficiles de 1849, M. Gavazzi ait joué en Italie, sous son habit de prêtre, un rôle brillant de dévouement et de patriotisme, nous ne pouvons que le plaindre davantage du point auquel il est descendu aujourd'hui; loin d'éclairer l'ombre de son présent, l'éclat de son passé ne fait que la rendre plus sensible et plus triste; sa voix sonne d'autant plus faux qu'elle a jadis connu les accents pénétrants de la conviction, et l'appareil de thaumaturge dont il s'environne sert

uniquement à faire ressortir le manque de sincérité de sa position.

De sa personne, M. Gavazzi est un homme dans la force de l'âge, à la taille haute et vigoureusement développée. Son visage est d'un beau dessin et l'ensemble de sa personne serait imposant, si, dans chaque attitude, on ne sentait l'étude. Ses traits labourés par les passions, son regard qui respire tour à tour une fausse humilité et une sorte d'arrogance pleine de défi, semblent d'ailleurs dire l'histoire de sa vie avec une vérité bien autrement frappante que toutes les biographies qu'on pourra débiter. A le voir debout sur la plateforme du Tabernacle, drapé théâtralement dans cette robe désormais profanée qu'il conserve comme un moyen d'action sur le vulgaire, et sur laquelle se détache la croix tricolore de l'Italie libérale; à écouter attentivement sa parole violente et emphatique, proférée d'une voix dominatrice, on découvre bien vite le rôle qu'ont joué dans cette existence l'ambition et l'impatience du joug ecclésiastique. M. Gavazzi est une nature mondaine qui se rejette dans le monde avec toutes ses ardeurs longtemps comprimées; ce n'est pas, ce ne sera jamais une foi ardente cherchant à ouvrir à d'autres les horizons qu'elle a entrevus.

Et le journaliste, en terminant son article, laissait entendre qu'il n'était pas sans saisir les machinations qui avaient rendu possible la venue de Gavazzi aux États-Unis:

L'espèce d'apparat dont quelques membres du clergé protestant ont visiblement cherché à environner ses débuts est un acte grave et significatif autant que regrettable. Il conduirait à supposer que l'arrivée de M. Gavazzi est considérée, par certaines sectes à l'humeur belliqueuse, comme une véritable bonne fortune, une mine de scandale précieuse à exploiter contre l'Eglise de Rome. D'après ces symptômes, il faudrait nous attendre à une guerre religieuse dans les règles — le plus déplorable et le plus funeste des spectacles, selon nous.[84]

Ce qui avait heurté le journaliste français produisit, cela va de soi, des effets diamétralement opposés chez les auditeurs

---

[84] *Courrier* . . . , 25 mars 1853.

qui sympathisaient avec Gavazzi. Après être tombés en arrêt devant l'habit monacal de l'orateur, les croix tricolores tissées à même l'étoffe et ornées à l'intersection des croisillons d'une rosette noire,[85] la médaille d'argent suspendue en sautoir à son cou; [86] après s'être attardés à décrire la haute stature, la taille bien découplée, le cheveu long et d'un noir intense, le visage imberbe aux traits mâles et d'une beauté sculpturale, le regard, qui n'était qu'une coulée de jais, d'un homme qu'ils regardaient comme le type physique accompli de l'Italien,[87] les journalistes américains n'hésitaient pas à gratifier Gavazzi d'une influence qui, l'ayant posé comme « l'adversaire le plus implacable de l'Église et de l'État dans les pays catholiques »,[88] ferait de l'ex-barnabite « le champion le plus puissant de la vérité et de la liberté, l'ennemi le plus formidable de l'Église romaine qui se soit jamais adressé à un auditoire public dans ce pays »,[89] « l'homme de génie et de feu », dont les discours n'étaient rien de moins que des « coups de massue assénés au papisme ».[90]

Aussi, « au moment, écrivait le rédacteur du *New York Express,* où se révèlent des symptômes d'une lutte croissante, dans ce pays, entre les catholiques et les protestants, lutte en quelque sorte similaire à celle qui existe en Grande-Bretagne et dans les pays européens où les deux Églises vivent l'une à côté de l'autre », « l'arrivée d'un homme tel que le père Gavazzi doit, suivant l'opinion commune, rallier autour de lui les éléments puissants du protestantisme et leur donner une impulsion telle qu'ils acquièrent leur pleine efficacité »,[91] en « infusant une nouvelle énergie et plus d'ardeur aux sentiments antipapistes du pays ».[92]

* * *

Après des débuts marqués par la contradiction — ce qui n'était certes pas pour déplaire au lutteur-né qu'était Gavazzi —

---

[85] *New York Inquirer,* March 24, 1853.
[86] *New York Daily Times,* March 24, 1853.
[87] *Christian Intelligencer,* March 31, 1853.
[88] *Evening Mirror,* March 25, 1853.
[89] *The Independent,* March 31, 1853.
[90] *Christian Intelligencer,* March 31, 1853.
[91] *New York Express,* March 26, 1853.
[92] *New York Evangelist,* March 31, 1853.

se poursuivit au Tabernacle une première série de dix conférences: l'ex-barnabite n'y faisait que reprendre les thèmes qu'il avait développés dans ses prédications itinérantes en Angleterre, en Écosse et en Irlande, du début de l'année 1851 à son départ pour l'Amérique. Ces conférences — des diatribes auxquelles il faut attribuer toute la vigueur étymologique du mot — démarquaient les principales accusations à l'adresse de l'Église, développées par les polémistes protestants de langue anglaise, et dont Gavazzi s'était pénétré, de 1849 à 1851, dans de longues séances d'études au British Museum [93]: la Bible, la transubstantiation, l'infaillibilité pontificale, la confession auriculaire, le culte de la Vierge, des saints, surtout de saint Patrice — à l'intention, évidemment, des Irlandais —, les reliques et les images, l'Inquisition, les jésuites, et enfin Pie IX, que Gavazzi considérait comme un ennemi personnel, voilà quelles étaient les cibles contre lesquelles l'ex-religieux brandissait d'une main rageuse des traits qu'il voulait percutants, mais dont l'effet tenait évidemment plus à la crédulité qui l'applaudissait qu'à leur puissance effective de destruction.

Pour élargir son influence et probablement afin de faire dériver vers son escarcelle des sommes supplémentaires, Gavazzi livra ses discours à l'impression: c'était d'autant plus facile que des éditions anglaises existaient déjà. Deux recueils parurent bientôt [94], mais seul celui qui reproduisait, en manière d'introduction, la biographie louangeuse à l'excès de l'orateur écrite par son ami G. B. Nicolini, fut reconnu par Gavazzi comme reflétant fidèlement sa pensée et son style.[95]

---

[93] Luigi Santini, *Alessandro Gavazzi* (Aspetti del problema religioso del Risorgimento), (Modène, 1955), 103.

[94] *The Lectures Complete of Father Gavazzi as Delivered in New York; as Reported by an Eminent Stenographer and Revised and Corrected by Gavazzi Himself; to which is Prefixed the Life of Gavazzi by G. N. Nicolini.* (New York, 1853). C'était l'édition officielle; l'autre ne l'était pas:

Lectures in New York, Reported in full by T. C. Leland, Photographer; also the Life of Father Gavazzi, Corrected and Authorized by Himself, together with Reports of his Addresses in Italian to his Countrymen in New York, Translated and Revised by Madame Julie de Marguerittes. (New-York, 1853).

[95] Lettre de Gavazzi, Hôtel de New-York, 12 avril 1853, aux éditeurs De Witt et Davenport (*The Lectures Complete ...*, préface, p. X).

Cependant, il continuait à attirer, au Tabernacle, des foules de plus en plus considérables, si du moins l'on en croit ses admirateurs. « Les conférences de Gavazzi, écrivait l'un d'eux, le 14 avril, ont été suivies soirée après soirée par un auditoire de plus en plus nombreux et subjugué. » La raison en était, selon le même auditeur, que cet orateur agissait sur « un vaste auditoire avec plus d'effet, créait un enthousiasme plus profond qu'aucun autre homme » qu'il avait jamais entendu. Aussi « les efforts de cet homme si éloquent (étaient)-ils destinés, d'après lui, à produire un effet salutaire sur l'esprit public dans ce pays, à le tenir éveillé »: « Les protestants ne négligeront pas sa mise en garde contre les dangers dont la liberté est menacée, dans le monde entier, par le jésuitisme et par l'activité incessante et impudente de la hiérarchie catholique. » [96]

Le succès de Gavazzi tenait, selon un autre auditeur enthousiaste, à une éloquence incomparable: « Nous assistâmes, un soir, aux conférences de l'orateur italien, dont la parole ne nous plongea dans rien de moins que de la stupeur. Nous pensions avoir connu auparavant des orateurs véhéments, mais le tribun le plus fougueux que nous entendîmes jamais n'était qu'une colombe à côté de ce fils du tonnerre. Nous entrâmes au Tabernacle au moment où il terminait la partie italienne de sa conférence, et cela nous parut comme si l'orateur eût à sa disposition, grâce à sa voix et à son action, un orchestre militaire au complet: ses phrases rythmées, sonores, avec leur accompagnement retentissant, suggéraient le final triomphal d'une marche solennelle. »

Le thème du discours contribuait efficacement, sans doute, à accentuer l'exaltation du journaliste: « Sa conférence était une attaque à l'emporte-pièce du pouvoir temporel du pape, bien documentée, débordante de sarcasmes, de récits pittoresques, de raisonnements et d'invectives. Son auditoire l'écoutait avec transport, et des vieillards chenus rivalisaient avec de jeunes garçons en applaudissements. » Aussi « toute personne qui néglige d'aller l'écouter perdra l'occasion de contempler la plus grande curiosité oratoire dont notre pays disposât jamais ».[97]

---

[96] *The Independent*, April 14, 1853.
[97] *Christian Inquirer*, April 16, 1853.

C'est vendredi soir, le 15 avril, que Gavazzi termina la première série de ses conférences devant un public new-yorkais.[98] L'affluence de plus en plus dense l'avait obligé à choisir une autre salle, le *Metropolitan Hall,* « sans rival dans le monde, écrivait un journaliste après l'incendie qui le consuma le 8 janvier 1854, pour le nombre des sièges et le luxe de la décoration ».[99] Ce fut un triomphe dont les Italiens, écrivait Secchi di Casali, avaient « raison d'être fiers »: « Toute la salle constituait une masse compacte de plusieurs milliers de spectateurs, qui de moment en moment interrompaient l'éloquent orateur d'applaudissements assourdissants et de cris frénétiques: « Vive le réformateur italien ! » [100]

Gavazzi était alors parvenu à l'apogée de sa popularité américaine: « Il fait les délices du monde protestant tout entier », écrivait le *Sunday Courier.* Même la vogue mondaine, voire féminine, n'était pas absente à l'éventail des succès de l'orateur: « Il est la coqueluche des femmes, car sa chevelure et son regard noirs, son costume spectaculaire lui confèrent un aspect on ne peut plus romantique et séduisant. » [101]

* * *

L'arrivée de Gavazzi n'avait pas été sans perturber profondément la petite colonie italienne de New-York. Chacune des deux tendances politiques s'efforça de l'attirer à soi. Felice Foresti fit inscrire son nom au bas de l'appel de la « Société des amis de la liberté civile et religieuse », qui accueillit l'ex-barnabite,[102] mais il ne tarda pas à se repentir de son geste, quand il se rendit compte de la couleur politique des idées de Gavazzi. Mazzini lui avait d'ailleurs déjà fait la langue au sujet du personnage, dont l'activité brouillonne lui déplaisait fort.[103] Aussi ne tarda-t-il pas à cesser toute relation avec ce bruyant compa-

---

98 *Eco d'Italia,* 16 aprile 1853.
99 *Putnam's Monthly,* III (February, 1854): 152.
100 *Eco* . . . , 16 aprile 1853.
101 *Sunday Courier,* April 17, 1853.
102 *New York Herald,* March 24, 1853.
103 Lettre de Mazzini à Felice Foresti, Londres, Juin 1850 (Mentionnée par Egilberto Martire, « *La predicazione patriottica dei Barnabiti Bassi e Gavazzi* », dans *Rassegna Storica del Risorgimento,* XXII (Giugno 1935), 916.

triote, d'autant plus qu'il s'absorbait en ce moment dans des intrigues en vue d'obtenir le poste convoité de consul américain à Gênes.[104]

Ce qui heurtait Foresti fit naturellement tomber toute prévention chez Secchi di Casali. Il mit son journal à l'entière disposition de l'homme qui s'opposait, comme lui, aux menées de Mazzini et de ses sympathisants, pour exhorter les Italiens de New-York à se ranger au nombre des fidèles sujets de Victor-Emmanuel.

Dès le 27 mars au soir, qui était le jour de Pâques, lors du premier sermon dominical qu'il prononça devant ses compatriotes, Gavazzi prit fermement position. Le thème de son discours: *la résurrection du Christ, présage de la résurrection de l'Italie,* bien caractéristique de sa manière, mélange incongru de vagues aspirations religieuses, de sarcasmes à l'endroit du catholicisme et de professions de foi politique, lui donna toute licence de s'en prendre à Napoléon III, qu'il surnomma le Pilate de l'Italie, tandis que le roi de Naples en était le Judas, Pie IX le Caïphe, et l'empereur d'Autriche, le Hérode vivant de la Lombardie. Mais il ne fut pas moins sévère à l'égard de Mazzini et de Kossuth, dont il réprouva avec force les éternelles menées conspiratrices, qui venaient, tout récemment encore, à Milan, dans une insurrection fomentée par Mazzini, de provoquer une inutile effusion du meilleur sang italien. L'idéal auquel il tendait, c'était l'indépendance de l'Italie mais sous une royauté constitutionnelle. Voilà pourquoi il regardait avec espoir du côté du Piémont.[105]

Secchi di Casali ne tarda pas à écrire dans son journal toute la joie que lui inspiraient de tels propos: « Courage, père Gavazzi ! que les aboiements des ennemis de la vérité, loin de vous arrêter dans l'accomplissement de votre courageuse et noble mission, ne servent qu'à vous donner une plus forte impulsion pour marcher avec une énergie accrue dans la voie au bout de laquelle se trouve le bien de l'humanité. » [106]

---

[104] Marraro, *Eleuterio Felice Foresti, loc. cit.*, 56.

[105] *New York Express*, March 28, 1853.

[106] *Eco d'Italia*, 2 aprile 1853; dans le numéro du 9 avril du même journal, il était question des « false ed impie dottrine della moderna Chiesa di Roma ». Les leçons de Gavazzi commençaient à porter leurs fruits...

Il fallait l'impudence de Secchi di Casali pour commettre ces lignes à l'endroit d'un homme qui, manifestement, « manquait d'ardeur pour la vérité ».[107] Le journaliste italien rejoignait ses confrères protestants, dont le sectarisme se mettait au diapason de la virulence renouvelée de la « croisade protestante ».

Le rédacteur du *Courrier des États-Unis* ne partageait en aucune façon, on l'a vu, l'admiration que certains vouaient à l'agitateur italien. Pour lui, les « exhibitions oratoires » de Gavazzi étaient « moins odieuses encore que ridicules » : « Si M. Gavazzi se figure avoir été une seule fois, une seule heure, un seul moment, digne du nom d'orateur, qu'il se détrompe. Pour tout auditeur désintéressé, il n'a été qu'un baladin énergumène, un déclamateur épileptique, et le seul mérite qu'il eût à revendiquer serait celui d'avoir porté à ses dernières limites la gymnastique de la tribune. »

Ses prétendus arguments n'étaient qu'« un leurre et un mensonge ». « On avait inscrit un soir sur l'affiche: « Destruction de la papauté », comme un titre à effet certain, à l'aide duquel on était sûr d'allécher l'antagonisme religieux. Mais derrière ce titre, qui semblait promettre une argumentation véhémente, une parole convaincue, il n'y a rien eu qu'un long ramas de lieux communs, saupoudrés d'injures brutales. » « M. Gavazzi, en effet, n'a pas une doctrine et une argumentation, il a un thème et des procédés pour le faire valoir. Une douzaine de grands mots et un certain nombre de phrases toutes faites, voilà le fond de son sac. Aussi tourne-t-il incessamment dans le cercle, non seulement des mêmes idées, mais des mêmes expressions. Puis, quand il voit que la lassitude menace de gagner son auditoire, il lui lance un éclat de voix, un haut-le-corps, une flatterie, ou bien encore quelque bonne injure à l'adresse de n'importe qui. Pour ce dernier moyen surtout, il professe une prédilection qui ne se fatigue jamais. Si on enlevait à sa convulsive éloquence la ressource de l'invective, nous ne voyons vraiment pas trop ce qui lui resterait. »

---

[107] Luigi Santini, «*Alessandro Gavazzi e l'emigrazione politico-religiosa in Inghilterra e negli Stati Uniti nel decennio 1849-1859* ». Extrait de *Rassegna Storica del Risorgimento*, XLI (Aprile-Settembre 1954) : 590.

Gavazzi sortait donc de sa virulente prédication tel que Masseras l'avait jugé en l'entendant pour la première fois: « ... un renégat plein de fiel, un ambitieux avide, un homme pétri de toutes les passions mondaines et affectant vainement une mission divine. Il s'est posé en apôtre de religion, et il n'a développé qu'une sorte de paganisme; il a prétendu se faire un piédestal du mot de liberté, et chacune de ses paroles a révélé une des natures les plus despotiques qu'il soit possible d'imaginer. Dans cette querelle religieuse, au milieu de laquelle il s'est lancé par calcul, il a jeté de nouveaux brandons de discordes, sans y laisser tomber une seule lueur utile. Il s'est rendu coupable du plus misérable de tous les rôles, celui d'agitateur à froid. » [108]

* * *

Gavazzi avait quitté New-York au moment où Masseras s'en prenait avec cette virulence à sa « mission ». Il était allé répéter à Baltimore, dans le *Saloon of the Temperance Temple,* les 19 et 20 avril, deux conférences de son répertoire parmi celles qui lui attiraient infailliblement un public nombreux et des applaudissements nourris: la première, « La papauté est l'aveuglement », il la prononça le 19 avril,[109] la seconde, qui portait sur l'Inquisition, eut lieu le lendemain.[110]

Le 22 avril, il se retrouvait à New-York, où il commençait une deuxième série de discours, d'abord au Tabernacle, puis, à partir du 23, dans le *Metropolitan Hall,* vu la foule qui se pressait pour l'entendre.[111]

Entre-temps Gavazzi avait pris connaissance des aménités que lui décochait Masseras. Il répondit longuement à son adversaire, l'accusant de n'être qu'un jésuite déguisé et de mettre son journal au service des jésuites: le *Courrier des États-Unis* devrait s'intituler le *Courrier des Jésuites !*

Le journaliste, qui était présent, encaissa sans sourciller l'injure qui se voulait blessante, et de retour à son bureau de

---

108 *Courrier* ..., 19 avril 1853.
109 *The Clipper,* Baltimore, April 20, 1853.
110 *Ibid.,* April 21, 1853.
111 *Eco d'Italia,* 23 aprile 1853.

rédaction, il répondit de sa meilleure encre au pamphlétaire: « ... l'honneur que nous a fait M. Gavazzi a été complet: il s'est mis en frais pour imprégner son attaque de tout ce qu'il possède de virulent et de venimeux. Il en a fait un épisode à part dans sa longue et universelle distribution d'insultes; il l'a dialoguée; il l'a mimée; il y a mis enfin tout le fiel de sa rancune et tout son talent de comédien. »

S'il fallait mesurer à l'amertume et à la rage des représailles la profondeur de la blessure infligée à Gavazzi, Masseras devait s'avouer que ses coups avaient porté terriblement juste: l'orateur, en effet, n'avait épargné ni le journaliste, ni l'homme: « Il a eu recours à toutes les armes: au ridicule, à l'indignation, à la calomnie — à la calomnie surtout, cela va sans dire —. Il a déversé sa bave sur tout ce qui nous touche de près ou de loin; enfin il nous a consacré un quart d'heure entier de pantalonnades agressives, auxquelles nous n'avons qu'un seul reproche à faire au point de vue de l'art: c'est que le sourire de l'ironie laissait trop visiblement poindre, au coin des lèvres, l'écume d'une rage concentrée. »

Écartant l'injure facile de « jésuitisme », le journaliste signalait ce qui, selon lui, avait allumé la colère de l'irascible orateur: « Si nous avions parlé au nom d'un parti ou d'une religion quelconque; s'il s'était mêlé une seule goutte de fiel religieux ou politique à l'encre dont nous avons écrit nos articles, il nous en voudrait bien moins, car il pourrait avoir une arme contre nous. Mais nous nous sommes borné à montrer le vide que cachent ses phrases retentissantes; nous n'avons fait qu'écarter la soutane profanée de son apostolat de contrebande, pour laisser voir le costume de théâtre qu'elle cache; nous l'avons attaqué, enfin, non dans ses prétendues doctrines, mais dans l'industrie à laquelle elles servent de mensongère enseigne; Voilà ce que les gens d'une certaine trempe ne pardonnent jamais. » [112]

Ces critiques accablantes, provenant d'un journal qui jouissait d'une légitime autorité à New-York pour la qualité de la rédaction et le sérieux de l'information, et dont la diffusion était

---

[112] *Courrier* ..., 26 avril 1853.

considérable,[113] portaient des coups terribles au prestige de Gavazzi; son influence commençait à décliner. C'est ce que constatait un journaliste catholique américain: « Quand il (Gavazzi) vint parmi nous, écrivait le rédacteur du *Truth Teller*, nous craignîmes qu'il ne pût faire quelque mal ou être une cause de tumulte, mais aussitôt que nous vîmes le personnage et lûmes ses conférences, nous nous rassurâmes: quoiqu'il pût, dans ses invectives, manquer aux convenances ou exciter du dégoût par sa mauvaise logique et ses creuses déclamations, son influence serait superficielle, sa popularité éphémère. Notre peuple, quoique avide de nouveautés et amateur de distractions, a été trop amplement mystifié par des aventuriers étrangers pour s'amuser bien longtemps d'un simple habit monacal ou des tours de passe-passe d'un saltimbanque. » [114]

Un charlatan, Gavazzi n'était pas autre chose pour Masseras, qui tint à dire une dernière fois à ses lecteurs ce qu'il pensait de l'ex-barnabite: « Nous sommes, écrivait-il le 30 avril, si nous comptons bien, à la quinzième ou seizième séance publique de M. Gavazzi. Eh bien, nous en appelons à tous les polémistes de la presse américaine, sans distinction de croyances, d'opinions, de sympathies quelconques; en est-il un capable de nous signaler la religion à laquelle ces prédications doivent profiter ? En est-il un qui puisse dire où va M. Gavazzi, où il cherche à entraîner ses auditeurs ? En est-il un qui, sans hésitations ni réticences, veuille reconnaître pour un des siens le déclamateur du Tabernacle et de *Metropolitan Hall ?* En est-il un, enfin, qui ait à nous reprocher du fond de sa conscience d'avoir attaqué une nuance religieuse — quelle qu'elle soit — en exprimant notre pensée sur M. Gavazzi ? »

Cette pensée, au fond, elle n'avait pas varié au sujet de cette « orgueilleuse personnalité »: « ... nous avons jugé M. Gavazzi dans la position qu'il a prise lui-même dès le premier moment; nous n'avons pas eu à attaquer sa mission, parce qu'il n'en a pas; nous n'avons pas eu à combattre ses doctrines, parce qu'il n'en a

---

[113] Le *Courrier des Etats-Unis* avait, en 1855, 16.500 abonnés (Ernst, *Immigrant Life in New York City*, 156).

[114] *The Truth Teller*, April 30, 1853.

aucune; nous n'avons pas eu à réfuter ses discours, parce qu'il ne s'est attaché à rien prouver. Nous avons eu seulement à signaler en lui ce qui s'y trouve en effet: un homme ambitieux de bruit et d'éclat, prêt à tout pour y parvenir; faisant, non pas de la propagande, mais de la déclamation; cherchant le grand mot, non pour la grande chose qu'il exprime, mais pour le retentissement qu'il produit; attaquant ceci ou cela, uniquement parce qu'il est plus brillant et plus facile de détruire que d'édifier; n'apportant à la foule aucun principe vital et vivifiant, mais bien la négation constante de tous les principes; pour tout dire, un prestidigitateur de phrases et un équilibriste de logique. »

Si Gavazzi eût été animé d'une conviction sincère, argumentait Masseras, « il aurait commencé par dépouiller ce costume d'un passé qu'il répudie, et qui devrait peser à ses épaules, s'il était moins nécessaire à son effet théâtral. Il aurait prêché *pour* quelque chose, au lieu de prêcher *contre* tout. Il aurait été un apôtre, c'est-à-dire l'affirmation d'une vérité ou tout au moins d'un précepte; il n'a été qu'un négateur obstiné. Sa parole, enfin, aurait eu la clarté d'un flambeau, au lieu d'avoir les reflets livides d'une flamme qui brûle sans éclairer. »

Aussi le journaliste laisserait-il « désormais se démolir d'elle-même cette popularité de carton, dont l'illusion publique (faisait) le seul prestige »: « Nous connaissons ces grandeurs peintes à la détrempe: le jour où la foule se décide à les toucher, elles s'écaillent sous le doigt, comme un décor de rebut. » [115]

Gavazzi se rendait compte que ces critiques perspicaces commençaient à porter leurs fruits, d'autant plus que des journaux influents, comme le *New York Express,* reproduisaient avec complaisance les lignes vengeresses de Masseras. Il fallait au plus tôt parer les coups droits de son adversaire. Les accusations de « jésuitisme » étant éventées, il s'en prit au patriote. Le 30 avril, qui était l'anniversaire du jour où Garibaldi avait repoussé l'armée française des murs de Rome, en 1849, il vilipenda la France et Napoléon III; [116] en revanche, il exalta les « martyrs de l'Italie »: Galilée, Savonarole, Arnaud de Brescia, mais surtout son

---

[115] *Courrier . . .*, 30 avril 1853.
[116] *New York Herald,* May 2, 1853.

confrère et ami Ugo Bassi. Il refit, devant ses auditeurs new-yorkais, le récit qu'il avait prononcé pour la première fois à Londres, en septembre 1849, après qu'il eut appris la fin tragique de Bassi à Bologne, aux mains des Autrichiens.[117] Ce récit, il l'agrémenta des détails fantaisistes mis en circulation en Angleterre par les exilés italiens, et dont certains prirent place dans la notice biographique de Bassi que Garibaldi rédigea à Staten Island.[118] Gavazzi répéta notamment que Bassi avait été « déconsacré » par les ordres du commissaire extraordinaire pontifical pour les Quatre Légations, Mgr Gaetano Bedini.[119] Dans la bouche de l'orateur, le barnabite Bassi, d'adversaire politique de Pie IX, se transformait, au mépris le plus complet de la vérité historique, en renégat,[120] comme l'était devenu Gavazzi !

Ayant ainsi terminé sa deuxième série de conférences à New-York, Gavazzi franchit East River pour se rendre à Brooklyn,[121] où, le 13 mai, ses admirateurs, par l'intermédiaire d'un Dr Cox, lui offrirent une bourse de mille dollars comme tribut de reconnaissance.[122]

---

117 *Elogio funebre del Padre Ugo Bassi,* Barnabita, Cappellano della Legione Garibaldi, recitato in Londra dal Padre Alessandro Gavazzi, Barnabita Bolognese, Cappellano Maggiore della Crociata e dell'Armata Repubblicana, (Londres, 1849), in-8, 62 p. (B.N. 8° K.953).

118 Plus tard Garibaldi, ayant constaté qu'il avait été induit en erreur, fit disparaître de ses *Memorie* les inexactitudes qu'on lui signala au sujet de l'exécution de Bassi (Umberto Reseghi, *Ugo Bassi,* II: 254n.).

Certaines légendes ont la vie dure. Dans un livre tout récent, signé par Maria dell' Isola et Georges Bourgin, directeur honoraire des Archives de France, *Mazzini, promoteur de la république italienne et pionnier de la fédération européenne* (Paris, 1956), on lit avec étonnement que « le général autrichien, admirable défenseur du trône et de l'autel, avant l'exécution lui (à Ugo Bassi) fit racler la peau des mains et celle du front, pour ne pas fusiller un oint du Seigneur ! » (p. 93). Afin de ne pas répéter cette assertion fantaisiste, qui est à ranger une fois pour toutes dans le domaine des fables, il eût suffit aux auteurs de se reporter à Beseghi qui, dans sa biographie de Bassi, grâce à une critique serrée des documents contemporains, la plupart tirés des archives de l'archevêché de Bologne, a fait définitivement la lumière sur l'un des épisodes les plus pathétiques du *Risorgimento.*

119 C'était la première fois que Gavazzi mentionnait, en terre américaine, le nom de Bedini; devenu archevêque de Thèbes *in partibus infidelium* et nommé nonce apostolique près la cour impériale du Brésil, Bedini débarquait à New-York le 30 juin 1853, et non le 9 mai, comme l'affirme Luigi Santini, *Alessandro Gavazzi e l'emigrazione politico-religiosa* . . . , p. 590.

120 *New York Tribune,* May 2, 1853.

121 *Brooklyn Daily Eagle,* May 10, 1853.

122 Marraro, *American Opinion* . . ., 172.

Du 19 [123] au 24 mai,[124] l'ex-barnabite se trouvait à Philadelphie, pérorant au *Sansom Street Hall,* ce qui ne l'empêchait pas de commencer à New-York, dès le 20 mai, au *Stuyvesant Institute,* une nouvelle série de conférences portant sur les « espérances de l'Italie ». La présence, parmi ses auditeurs, de quelques-uns des quatre-vingt-quatre exilés chassés du Piémont à la suite de l'insurrection mazzinienne de Milan et que le *San Giovanni* venait de débarquer à New-York,[125] lui procura encore une fois l'occasion de manifester ses préférences pour la royauté constitutionnelle du Piémont, qui, elle seule, anéantirait le pouvoir temporel du pape,[126] et d'exhorter ses compatriotes à « ne pas se nourrir des chimères mazziniennes ».[127]

C'est sur cette note polémique que Gavazzi prenait congé, une première fois, de ses auditeurs new-yorkais. L'*American and Foreign Christian Union,* sans doute enchantée des efforts déployés par son protégé aux États-Unis, l'invitait maintenant à franchir la frontière, pour aller exhiber son savoir-faire au Canada, dont elle s'occupait déjà avec amour en lui déléguant cinq « missionnaires », qui œuvraient de concert avec la « Société missionnaire canadienne-française » de Grande-Ligne et de la Pointe-aux-Trembles.[128] C'est ainsi que Toronto, Québec et Montréal eurent le triste privilège, au milieu du siècle dernier, d'entendre discourir celui que ses admirateurs américains surnommaient abusivement le « réformateur italien », et dont la parole susciterait les plus déplorables divisions et provoquerait jusqu'à l'effusion du sang.

F. Robert SYLVAIN, É.C.

---

[123] *The Philadelphia Sun,* May 20, 1853.
[124] *The Evening Bulletin,* May 25, 1853.
[125] Wittke, *Refugees of Revolution,* p. 81.
[126] *New York Herald,* May 23, 1853.
[127] *Eco d'Italia,* 28 maggio 1853.
[128] *New York Daily Tribune,* May 11, 1853 — à l'occasion du quatrième anniversaire de l'*American and Foreign Christian Union.*